

Après le décès d'une assistante d'éducation, émo

La « tristesse » des AED

« **INCOMPRÉHENSION** », « effroi », « tristesse »... Ces mots sont ceux d'assistants d'éducation (AED) et de conseillers principaux d'éducation (CPE) manchois sollicités après le drame qui a touché le collège Françoise-Dolto, à Nogent, en Haute-Marne. Mardi, alors qu'elle se trouvait à l'entrée de son établissement pour accueillir les élèves, Mélanie, une AED de 31 ans, a été poignardée par un collégien de 14 ans. Les gendarmes, présents pour une opération de contrôle des sacs, l'ont immédiatement interpellé.

« C'est compliqué de se dire qu'un AED ne rentre pas chez lui parce qu'il a perdu la vie en remplissant sa mission auprès des élèves », témoigne Clarisse Macé, CPE et co-secrétaire SNES-FSU dans la Manche.

Le jour du drame, c'est au détour d'un couloir que Quentin, AED dans le Cotentin, apprend la nouvelle. « Je suis navré pour elle, pour ses proches, pour les élèves qui étaient présents et aussi pour l'entourage de celui qui l'a poignardée, explique-t-il. Combien de vies détruites par quelqu'un qui n'allait manifestement pas bien ? »

« Le système éducatif ne convient plus à cette génération.

AMÉLIE

Assistante d'éducation (AED)
dans le Cotentin

Amélie ⁽¹⁾, une autre AED de la région, rend elle aussi compte de sa peine : « Ça rend triste, d'autant qu'on a déjà connu ça avec des professeurs et des élèves. Mais là, on s'identifie vraiment à elle. » Comme Mélanie, Quentin et Amélie ont tous deux la trentaine. Et comme elle, ils travaillent dans des établissements *a priori* sans histoire.

AED depuis plusieurs années, ces « grands élèves », comme on les considère parfois à tort, sont en contact permanent avec les jeunes quand ils ne sont pas en classe. « On est toujours dans leur champ de vision », situe Quentin. Descente du car, accueil, récréations, pause méridienne, couloirs, permanence et, pour certains, internat, les AED sont toujours là pour encadrer les élèves et aux premières loges pour prendre leur pouls.

« On voit bien qu'ils ne vont pas bien, décrit Amélie. Il y a des décrochages, de la phobie scolaire, des malades ou certains qui ne viennent plus. C'est quelque chose qu'on constate et qui nous questionne. Le système éducatif ne convient plus à cette génération. Il y a beaucoup d'angoisses. Je m'interroge sans cesse sur la manière dont je peux les accompagner. »

De l'avis de Quentin, le drame

de Nogent avait un caractère inévitable : « C'est quelque chose qui nous pendait au bout du nez. Ça fait 30 ans qu'on ne met pas l'argent là où il faut et qu'on voit un appauvrissement total de la population. Santé, Éducation nationale, psychiatrie, aucune revalorisation, aides qui disparaissent... Donc oui, on assiste à ce genre d'actes. Ce n'est pas un problème sécuritaire, c'est un problème social de fond qui nécessite des moyens humains. »

« Ça nous pendait au nez depuis des années.

QUENTIN

Assistant d'éducation (AED)
dans le Cotentin

Chaque chef d'établissement, chaque CPE, a sa propre politique envers les AED. Certains les informent des difficultés que rencontrent les élèves, quand d'autres cloisonnent les informations pour les préserver. Pour les AED, les deux options se valent. Mais quoi qu'il en soit : « On est le trait d'union entre l'administration, les enseignants et eux, poursuit Quentin. On est le premier interlocuteur des jeunes, ils nous tutoient, ils viennent nous voir quand ils ont un souci. On essaye de les rassurer dans ce passage qui les conduit de l'enfance à la vie adulte. Quand quelque chose nous alerte dans leur comportement, on fait remonter à la hiérarchie, qui prend le relais. On est attentifs aux rumeurs, à leurs *petites embrouilles*, à leurs interactions, à ceux qui se trouvent isolés. L'isolement, c'est un indicateur, beaucoup de choses partent de là. »

Les élèves sont-ils, de leur point de vue, plus violents aujourd'hui ? « Non », répond Quentin. Mais le langage qu'ils emploient entre eux l'est beaucoup plus. Les insultes sont très courantes, et ils n'ont plus de filtre, ils ont du mal à comprendre la gravité de leurs propos. » Clarisse Macé abonde, mais nuance : « Plus violents ? Je n'en suis pas sûre. Mais on fait face à des violences plus graves et avec des issues tragiques. »

Amélie, elle, a déjà été témoin de la découverte de deux couteaux, « dont un gros de cuisine », dans les affaires d'un élève. « Aujourd'hui, je ne me sens pas plus apeurée dans mon travail, rassure-t-elle. Je crois au contraire qu'on ne doit rien changer dans le rapport qu'on a avec les élèves. Pas plus que nous n'accepterons de fouiller leurs sacs, parce que nous ne sommes pas des vigiles. Nous avons une mission éducative auprès d'eux. Ce sont les causes qu'il faut traiter, pas les symptômes. »

• **Ludivine LANIEPCE**

> ⁽¹⁾ : le prénom a été modifié.



Des fleurs ont été déposées hier sur les grilles du collège Françoise-Dolto, à Nogent, au lendemain du drame qui a secoué l'établissement. AFP

« Sans les AED, on met un collègue à l'arrêt »

AUTREFOIS APPELÉS « pions » ou plus communément « surveillants », les assistants d'éducation (AED) remplissent des missions plus diverses qu'il n'y paraît, avec un véritable rôle éducatif au sein d'un établissement scolaire.

« Ils sont présents à tous les moments de la journée des élèves quand ils ne sont pas en classe, situe Clarisse Macé, CPE et co-secrétaire SNES-FSU dans la Manche. Ils sont leurs premiers interlocuteurs, ils les encadrent sans avoir de posture hiérarchique imposante sur eux. Ils sont plus proches des élèves, et cette proximité leur permet de recueillir leurs confidences, de repérer ceux qui ne vont pas bien, de discuter avec eux ou d'intervenir dans les conflits qu'ils peuvent avoir les uns avec les autres. »

Un travail précaire en mal de formation

À l'image d'autres métiers de l'Éducation nationale ou de la santé, le métier d'AED est davantage exercé par des femmes. « Et ce sont plutôt des jeunes adultes », poursuit Clarisse

Macé.

Pour être recruté par un chef d'établissement, un AED doit être titulaire d'un baccalauréat et être âgé d'au moins 18 ans (21 ans en cas de présence à l'internat). Il signe un contrat en CDD, qui ne peut se transformer en CDI qu'après six ans d'exercice.

« On est toujours dans l'attente de nos dotations dans la Manche pour la prochaine rentrée, mais nous savons que nous manquons déjà d'AED. Je suis dans un établissement de 200 élèves avec 2,35 équivalents temps plein AED. Ça n'est pas suffisant », détaille la syndicaliste.

Et d'ajouter : « C'est un métier précaire, oui, où ils ne font pas carrière et où il n'y a pas d'évolution de salaire. Ils ne bénéficient d'aucune formation, et leurs journées sont denses. Ils s'auto-entraînent, ils apprennent sur le tas, au fur et à mesure et auprès de leurs collègues. Une vie scolaire, c'est une véritable équipe, et les AED sont nos collègues. Ils ne sont pas seuls, mais ils sont en première ligne. Pour nous, ils sont indispensables pour détecter ce qu'on appelle les signaux faibles parmi les élèves. Ils nous aident dans la prévention pour éviter ces horreurs comme à

Nogent. »

Pour Amélie ⁽¹⁾, AED dans le Cotentin, le rôle des assistants d'éducation est « très sous-estimé ». « On a parfois l'impression d'être des *pions* au sens propre. Nous ne sommes pas des vigiles, nous sommes là pour accompagner les élèves et dramatiser certaines situations auxquelles ils sont confrontés. Notre rôle est totalement à part et à part entière. »

« Un métier en chantier »

L'une des facettes de son métier qui lui tient le plus à cœur, c'est la relation qu'elle entretient avec ses collègues : « L'équipe est super, et je prends beaucoup de plaisir grâce à elle. J'ai une certaine liberté dans mon travail, on me témoigne de la confiance et on peut s'appuyer sur moi. Ça joue beaucoup, même s'il y a des choses à faire évoluer. Ce drame, malheureusement, peut servir de prise de conscience. »

Quentin, lui aussi AED dans le Cotentin, décrit également cette « part de social » que revêt son travail, tout en ayant parfois l'impression d'être « exclu de tout ».

« On est pourtant essentiels au fonctionnement d'un collège, plaide-t-il. Sans AED, on met un collègue à l'arrêt. »

Ses journées de travail se partagent entre l'accueil des élèves dès la descente du car ou à l'entrée de l'établissement, le recensement des absents, les contacts avec les parents, la surveillance des élèves...

« On a aussi une mission d'éducation à proprement parler, poursuit le trentenaire. On les reprend par exemple sur leur langage, leur posture ou leur comportement. C'est toute une éducation en dehors de la classe. »

Et comme Amélie, il partage cet avis qu'il n'est pas « un maton » et que l'école ne doit pas ressembler à « une prison ». « Ce rôle n'est pas le nôtre. AED, c'est un métier en chantier. Ce qu'on demande, c'est plus d'intégration, plus de formation et plus de liens entre AED de différents établissements pour comparer nos expériences, apprendre de nos fonctionnements, qui diffèrent d'un établissement à l'autre. Ça peut nous permettre de mieux cerner notre fonction. »

• **L. L.**

> ⁽¹⁾ : le prénom a été modifié.